sur eux les marques évidentes, le hideux cachet de la peste. Un cri d'horreur, d'effroi s'élevait partout où le char passait; un long murmure régnait où il avait passé, un autre murmure le précédait. Dès lors la peste commença à obtenir plus de créance; mais, du reste, elle allait s'affirmant elle-même chaque jour de plus en plus; et cette même nombreuse réunion de peuple ne dut pas peu contribuer à la propager.

Ainsi donc, tout d'abord, point de peste, absolument point, en aucune manière : défense même d'en proférer le nom. Ensuite, fièvres pestilentielles : l'idée s'introduit, mais de biais, sous le couvert d'un adjectif. Un peu plus tard, pas de véritable peste; c'est-à-dire, oui, peste, mais dans un certain sens : pas de peste positive, dans la stricte acception du mot, mais une chose à laquelle on ne sait néanmoins trouver un autre nom. Finalement, plus de doute, plus de contestation, c'est bien la peste; mais déjà il s'y est attaché une autre idée, l'idée de vénéfice et de maléfice, qui altère et trouble l'idée exprimée par le mot qu'on ne peut plus éluder.

Il n'est pas, je crois, nécessaire d'être beaucoup versé dans l'histoire des idées et des mots pour voir qu'un grand nombre d'entre eux ont fait un semblable chemin. Grâces au ciel, il en est peu de ce genre et de cette importance, qui ne conquièrent leur évidence qu'à un tel prix, et auxquels se rattachent des accessoires de cette nature. Il serait pourtant possible, dans les grandes comme dans les petites choses, d'éviter en grande partie cette marche si longue et si tortueuse, en suivant la méthode proposée depuis si longtemps d'observer, d'écouter, de comparer, de réfléchir avant de parler.

Mais cette chose toute seule, parler, est tellement plus facile et plus simple que toutes les autres ensemble, que cela peut bien nous être (je dis, à nous autres hommes, en général) de quelque excuse, et nous valoir un peu d'indulgence.

CHAPITRE XXXII

Comme il devenait de jour en jour plus difficile de faire face aux douloureuses exigences de la situation, il avait été, le 4 du mois de mai, décidé dans le Conseil des décurions de recourir au gouverneur pour en obtenir aide et merci. En conséquence, le 22 du même mois, deux des membres du dit Conseil lui furent députés au camp pour lui représenter les calamités et la détresse de la ville : l'énormité des dépenses, le trésor épuisé et endetté, les revenus à venir engagés, les impositions courantes impayées par suite de l'appauvrissement général produit par tant de causes diverses, et notamment par les dégâts de la soldatesque. Ils étaient, en outre, chargés de lui faire prendre en considération que, d'après des lois et des coutumes non interrompues et d'après un décret spécial de Charles-Quint, les frais de la peste devaient être à la charge du trésor public; que, pendant toute la durée de celle de 1576, le gouverneur, marquis d'Ayamonte, avait non-seulement suspendu toutes les impositions camérales, mais secouru la Ville de quarante mille écus octroyés par la Chambre royale. Ils devaient finalement demander quatre choses : que les impositions fussent, comme alors, suspendues; que la Chambre royale donnât un secours en argent; que le gouverneur eût à faire part au roi des misères de la ville et de la province; qu'il dispensât de nouveaux cantonnements

militaires le duché déjà épuisé et ruiné par les précédents. Spinola leur donna pour réponse de stériles condoléances et de nouvelles exhortations : il leur dit qu'il regrettait beaucoup de ne pouvoir pas se trouver à Milan pour employer tous ses soins au soulagement de la malheureuse ville, mais qu'il espérait que le zèle de ces Seigneurs aurait pourvu à tout; que les circonstances présentes étaient de celles où il fallait ne pas regarder à la dépense et s'ingénier de toutes les manières. Quant aux demandes expresses, il répondit qu'il aurait avisé pour le mieux, suivant que le temps et les nécessités présentes le lui eussent permis : et tout se borna là. Il y eut bien de nouvelles allées et venues, de nouvelles demandes et de nouvelles réponses, mais je ne vois nulle part qu'on en vînt à de plus sérieuses conclusions. Plus tard, au plus fort de la peste, le gouverneur jugea convenable de transmettre, par lettres patentes, son autorité au grand chancelier Ferrer, étant lui-même obligé, ainsi qu'il l'écrivit, de donner tous ses soins aux affaires de la guerre.

En même temps que cette résolution, les décurions en avaient aussi pris une autre, celle de demander au cardinal archevêque que l'on fît une procession solennelle, en portant par la ville le corps de saint Charles.

Le bon prélat refusa pour beaucoup de raisons. D'une part, cette confiance en un moyen arbitraire lui déplaisait; et il craignait, d'autre part, que, si l'effet ne répondait pas à l'attente générale, comme c'était à craindre, la confiance ne se changeât en scandale (1). De plus, il craignait que, *si tant est qu'il y eût réellement de ces untori dont on parlait,* la procession ne fût une occasion trop favorable à la perpétration de leurs méfaits; et, *s'il n'y en avait pos,* qu'un tel rassemblement de monde ne devînt, par lui-même, cause que la contagion se propageât toujours davantage : *danger bien autrement réel* (2). Il faut noter que le

(1) Memoria delle cose notabili successe in Milano intorno al mal contagioso, l'anno 1630, etc., raccolte da D. Pio la Croce, Milano, 1730. Ce mémoire est évidemment tiré d'un écrit inédit d'un auteur ayant vécu au temps de la peste; si tant est que ce n'en soit pas une simple édition, plutôt qu'une nouvelle compilation.

(2) Si ungenta scelerata et unctores in urbe essent... Si non essent..... Certiusque adeo malum. Ripamonti, pag. 185.

soupçon des onctions, un instant assoupi, s'était depuis peu réveillé plus général, plus violent que jamais.

On avait de nouveau vu ou, cette fois, cru voir les murs, les portes d'édifices publics, des portes de maisons et des marteaux barbouillés d'enduits suspects. Les nouvelles de ces découvertes volaient de bouche en bouche et, ainsi que cela arrive dans les grandes préoccupations, bien plus que dans les temps ordinaires, le fait d'entendre raconter la chose produisait le même effet que de la voir en réalité. Les esprits, de plus en plus aigris par la présence de tant de misères, exaspérés par l'insistance du danger, embrassaient plus volontiers cette croyance; car la colère n'aspire qu'à punir; et, ainsi que l'a fait très-justement observer, à ce même propos, un homme de beaucoup d'esprit (1), elle aime mieux attribuer les maux à une scélératesse humaine contre laquelle elle puisse donner carrière à l'activité qui la dévore, que de les faire remonter à une cause avec laquelle il n'y ait rien à faire qu'à subir et à se résigner. Un poison subtil, un poison instantané, un poison des plus pénétrants, tels étaient les mots qui suffisaient, et au delà, pour expliquer la violence, tous les accidents les plus incompréhensibles et les plus désordonnés de la maladie. On disait ce poison composé de crapauds, de serpents, de sang et de bave de pestiférés, de pis encore, de tout ce que pouvaient, en somme, inventer de plus dégoûtant et de plus atroce des imaginations sauvages et perverses. Il s'y ajouta ensuite l'idée des maléfices par lesquels tout effet devenait possible, toute objection perdait sa force, toute difficulté se trouvait résolue. Si les effets n'avaient pas immédiatement suivi la première onction, on en voyait facilement le pourquoi : c'est que ce n'avait été là qu'un coup d'essai, une tentative manquée d'empoisonneurs encore novices; maintenant l'art s'était perfectionné, et les volontés s'étaient davantage opiniâtrées dans leur infernale résolution. Désormais, si quelqu'un s'était avisé de vouloir encore soutenir que ce n'avait été qu'une plaisanterie, s'il avait nié l'existence d'une trame, d'une conspiration, il aurait passé pour

(1) P. Verri, Osservazioni sulla tortura : Scrittori italiani di economia politica, parte moderna, tom. 17, pag. 205.

un aveugle, pour un entêté, si toutefois il n'avait pas été soupçonné d'avoir intérêt à détourner de la vérité l'attention publique, d'être lui même un complice, *un untore* (1). Le vocable fut bientôt dans toutes les bouches, et sa signification humble et inoffensive s'éleva d'emblée dans toutes les imaginations à quelque chose de solennel, de terrible. Avec une telle persuasion qu'il y avait des untori, il était à peu près infaillible qu'on devait en découvrir. Tout le monde avait l'œil au guet; chaque mouvement pouvait inspirer le soupçon, et le soupçon se changeait facilement en certitude, la certitude en fureur.

Ripamonti en rapporte deux exemples, en faisant observer qu'il les a choisis, non pas comme les plus terribles parmi tous ceux qui arrivaient chaque jour, mais parce que malheureusement il en pouvait parler *de visu* (2).

Dans l'église de Sant'Antonio, un jour de je ne sais quelle solennité, un vieillard plus qu'octogénaire, après avoir prié à genoux, voulut s'asseoir et, auparavant, il épousseta le banc avec sa cape. « Ce vieillard oint les bancs !» s'écrièrent d'une seule voix quelques femmes qui virent le mouvement. La foule qui se trouvait dans l'église (dans l'église !) se rua sur le vieillard : on lui arracha ses cheveux blancs, on l'accabla de coups de poing, de coups de pied, on l'entraîna hors de l'église à moitié mort pour, de là, le traîner à la prison, devant les juges, à la torture. « Je l'ai vu de mes propres yeux traîné de cette manière, dit Ripamonti; comment cette horrible scène a-t-elle fini? je ne l'ai jamais su; mais je crois bien que cet infortuné n'a pas dû pouvoir survivre au delà de quelques moments. »

L'autre fait, qui eut lieu le lendemain, fut également étrange, mais non également funeste. Trois jeunes touristes français, un littérateur, un peintre et un artisan, venus pour visiter l'Italie, pour y étudier les antiquités et pour y chercher quelque occasion de gagner un peu d'argent,

(1) *Untore*, graisseur, qui oint, qui enduit à l'aide de graisses, d'onguents, etc., mot consacré et qui appartient à l'histoire. Ce serait donc altérer la vérité historique que de vouloir le traduire. (*Note du traducteur.*)

(2) Pag. 96.

s'étaient approchés de je ne sais quelle partie extérieure de la cathédrale, et se tenaient là attentivement à observer. Un, deux, plusieurs passants s'arrêtèrent : on fit cercle autour d'eux et on se tint également à observer, à surveiller ces jeunes gens que leur costume, leur coiffure, leurs havresacs dénotaient être des étrangers et, qui pis est, des Français. Comme pour s'assurer que c'était bien du marbre, ils étendirent la main pour toucher le mur. Ce fut assez. En un clin d'œil, ils furent enveloppés, saisis, malmenés, traînés, poussés à coups de poings à la prison. Par bonheur le palais de justice est peu éloigné de la cathédrale et, par un bonheur encore plus grand, ils furent reconnus innocents et remis en liberté.

Et de telles choses n'arrivaient pas seulement dans la ville : la frénésie s'était propagée comme la contagion. Le voyageur qui aurait été rencontré par des paysans hors de la grande route ou qui, sur la grande route même, aurait été vu ralentir le pas en flânant, ou se coucher au bord du fossé pour prendre un peu de repos; l'inconnu qui aurait présenté quelque chose d'insolite, de suspect dans le visage, dans le costume, étaient des untori. Au premier avis de n'importe qui, au cri d'alarme d'un enfant, on sonnait le tocsin, on accourait; les infortunés étaient assaillis d'une grêle de pierres ou, appréhendés au corps, ils étaient brutalisés et conduits en prison. Et la prison, jusqu'à un certain moment, pouvait être regardée comme un port de salut (1).

Cependant les décurions, que le refus du sage prélat n'avait point découragés, allaient réitérant leurs instances que secondait le vœu public par de bruyantes manifestations. Le cardinal persista pendant quelque temps encore, s'efforça de nouveau de les dissuader : c'est là tout ce que put faire le bon sens d'un homme contre l'esprit de son temps et l'insistance de la multitude. Etant donné l'état des opinions à cette époque, avec l'idée du danger confuse, incertaine, comme elle était alors, contestée et encore si éloignée de l'évidence que nous y sentons aujourd'hui, il n'est pas difficile de comprendre comment ses bonnes

(1) Ripamonti, pag: 91-92.

raisons purent, même dans son esprit, être subjuguées par les mauvaises raisons des autres. Maintenant, dans le consentement qu'il finit par accorder, y a-t-il ou n'y a-t-il pas à faire la part d'un peu de faiblesse de volonté : ce sont là de ces mystères du cœur humain qu'il n'est guère facile de sonder. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il est des cas où il semble qu'on soit autorisé à mettre une faute entièrement sur le compte de l'esprit et à en innocenter la conscience, c'est assurément lorsqu'il s'agit de ces rares hommes d'élite (et celui-ci fut incontestablement du nombre) dont tous les actes, durant leur vie entière, ont été visiblement, et toujours sans hésitation, subordonnés à la voix de la conscience, sans égard à aucun intérêt temporel de quelque ordre que ce soit. Il céda donc à la fin à tant d'instances, à tant de supplications réitérées : il accorda la procession et, de plus, il consentit au désir, à la sollicitation générale que la châsse où étaient renfermées les reliques de saint Charles restât ensuite exposée pendant huit jours à la vénération publique sur le maître-autel de la cathédrale.

Je ne vois nulle part que le tribunal de la Santé ni d'autres aient soulevé aucune objection à cet égard, ni fait de remontrances d'aucune sorte. Seulement le susdit tribunal ordonna certaines précautions qui, sans obvier au danger, en indiquaient le sentiment. Il donna des ordres plus sévères pour empêcher les gens du dehors de pénétrer dans la ville; et, pour mieux en assurer l'exécution, il fit tenir les portes fermées; de même que, pour exclure, autant que possible, de ce grand concours de peuple les gens infectés et les suspects, il fit clouer les portes des maisons séquestrées qui, si nous pouvons nous en rapporter à la simple assertion d'un écrivain, et d'un écrivain contemporain, s'élevaient au nombre d'environ cinq cents (1).

Trois jours furent employés à faire les préparatifs. Le 11 juin, qui était le jour fixé, la procession sortit de la cathédrale au point du jour. En tête, marchait une longue file de peuple composée, pour la plupart, de femmes, dont les unes

(1) Alleggiamento dello Stato di Milano, etc., di C. G. Cavatio della Somaglia. Milano, 1653, pag. 248.

(2) Pag. 62-66.

avaient la tête et le visage couverts d'un ample voile noir, beaucoup d'autres les pieds nus et revêtues de sac et de cilice. Venaient ensuite tous les corps de métier, précédés de leurs bannières, les confréries, en habits de diverses formes et de diverses couleurs; puis les moines des différents ordres, puis le clergé séculier, chacun avec les insignes de son rang et tenant à la main un cierge allumé. Au milieu, illuminée par la clarté de plus nombreux flambeaux, entourée d'un concert plus retentissant de cantiques, sous un riche dais, s'avançait la châsse, portée alternativement par quatre chanoines parés des plus riches vêtements. A travers les parois de cristal, on apercevait la vénérée dépouille, revêtue de splendides habits pontificaux, la tête ornée de la mitre. Dans ses traits altérés, déformés, on pouvait encore distinguer quelques vestiges de son ancienne physionomie, telle que la représentent ses portraits, telle que quelques-uns se souvenaient de l'avoir admirée et honorée de son vivant. Derrière la dépouille du défunt pasteur, dit Ripamonti (2), à qui nous empruntons la majeure partie de cette description, et rapproché de lui autant, en ce moment, par sa personne qu'il l'était déjà par ses mérites, par le sang et par sa dignité, venait l'archevêque Federigo. Immédiatement après lui, suivait l'autre partie du clergé, puis venaient les magistrats dans leurs habits de grande cérémonie, puis les nobles, les uns magnifiquement vêtus, comme pour rendre hommage à la solennité du culte, les autres, en signe de pénitence, revêtus d'habits de deuil, ou même nu-pieds, recouverts de sac, le capuchon rabattu sur le visage, tous un grand cierge à la main. Finalement, suivait en queue un autre long cortége de peuple des deux sexes et de toute condition. Tout le long du parcours de la procession, les rues étaient pompeusement décorées, comme aux jours des plus grandes fêtes. Les riches avaient sorti leurs ameublements les plus splendides; les façades des maisons pauvres avaient été parées par des voisins aisés ou aux frais du public. Ici, au lieu de tentures, là, sur les tentures mêmes, étaient des branches de feuillage; de tous côtés, pendaient des tableaux, des inscriptions, des devises; sur le mur d'appui des fenêtres, étaient étalés des vases, des objets d'art antiques, des ornements précieux : sur toutes

étaient des flambeaux allumés. De plusieurs de ces fenêtres, des malades séquestrés assistaient à la cérémonie et mêlaient leurs prières à celles des passants. Toutes les autres rues étaient muettes et désertes, sauf quelques personnes qui, également de leurs fenêtres, prêtaient l'oreille au bourdonnement vagabond, ou qui, montées sur les toits (et, parmi ces dernières, on vit jusqu'à des religieuses), essayaient si elles ne pourraient pas, de là-haut, apercevoir, bien qu'à distance, cette châsse vénérée, ce cortége, quelque chose enfin.

La procession passa par tous les quartiers de la ville. A chacun des carrefours ou des petites places qui se trouvent au débouché des rues principales dans les faubourgs, et qui conservaient encore à cette époque l'ancienne dénomination de *carrobii*, aujourd'hui restée à un seul, on faisait une halte. On déposait la châsse près de la croix que saint Charles avait érigée sur chacun de ces carrefours lors de la précédente peste, et dont quelques-unes sont encore debout aujourd'hui. Cette longueur de parcours et ces nombreuses stations firent que la procession ne retourna à la cathédrale que bien après le milieu du jour.

Et voilà que le lendemain, tandis que régnait précisément dans les esprits cette présomptueuse confiance, chez beaucoup même une fanatique assurance que la procession devait avoir mis fin à la peste, voilà, dis-je, que le nombre des morts s'accrut, dans toutes les classes, dans toutes les parties de la ville, dans des proportions si effrayantes, d'un bond si soudain, qu'il n'y eut presque personne qui n'en vît la cause, ou tout au moins l'occasion, dans la procession elle-même. Mais, ô puissance étonnante et déplorable d'un préjugé général ! le plus grand nombre n'attribua pas cet effet à un aussi long entassement d'une aussi grande quantité de personnes, à l'incalculable multiplicité des contacts fortuits ; il l'attribua à la facilité que les untori y avaient trouvée d'exécuter en grand leurs desseins impies. On prétendit que, mêlés à la foule, ils avaient infecté avec leurs onguents le plus de personnes qu'il leur avait été possible. Mais, comme ce moyen ne semblait ni propre ni suffisant à expliquer une mortalité aussi vaste et aussi répandue dans toutes les classes; comme aussi, à ce qu'il semble, il n'avait

pas été possible, même à l'œil tout à la fois si attentif et si téméraire du soupçon, de découvrir aucune tache de graisse, aucune souillure quelconque sur le passage de la procession, on eut recours, pour l'explication du fait, à cette autre invention, déjà très-ancienne et alors reçue dans la science générale de l'Europe, des poudres vénéfiques et maléfiques. On se persuada que de telles poudres, répandues le long des rues, et principalement aux lieux des stations, s'étaient attachées aux queues traînantes des vêtements et, mieux encore, aux pieds qui, en si grand nombre, avaient marché ce jour-là déchaussés. « C'est ainsi, dit à ce sujet un écrivain contemporain (1), que ce jour même de la procession fut appelé à voir la piété lutter avec l'impiété, la perfidie avec la candeur, la perte avec le gain. » Et c'était, au lieu de cela, le pauvre esprit humain qui luttait avec des fantômes créés par lui-même.

A partir de ce jour, les ravages de la contagion allèrent rapidement en croissant : il n'y eut bientôt presque plus de maison qui n'en fût atteinte ; en très-peu de temps, la population du lazaret, au dire de Somaglia ci-dessus cité, s'éleva de deux mille à douze mille âmes : ultérieurement, au dire de presque tous les chroniqueurs, elle arriva jusqu'à seize mille. Le 4 juillet, ainsi que je le trouve indiqué dans une autre lettre des conservateurs de la Santé au gouverneur, la mortalité quotidienne dépassait le chiffre de cinq cents. Plus tard et lorsque l'épidémie fut à son comble, elle atteignit et demeura quelque temps, selon l'estimation la plus généralement admise, au chiffre de douze à quinze cents : si nous devions nous en rapporter à Tadini (2), elle s'éleva même, dans de certains jours, au-dessus de trois mille cinq cents.

Qu'on se figure maintenant quelles devaient être les angoisses des décurions à qui était restée toute la charge de pourvoir aux néccessités publiques, de remédier à ce qu'il y avait de remédiable dans un tel désastre. Il fallait chaque jour remplacer, chaque jour augmenter le personnel chargé

(1) Agostino Lampugnano : La pestilenza seguita in Milano, l'anno 1630. Milano, 1634, pag. 44.

(2) Pag. 115 et 117.

des services publics de toute espèce. De ce nombre étaient les *monatti* : par cette dénomination, ici déjà ancienne et d'origine incertaine, on désignait les individus affectés aux services les plus pénibles et les plus dangereux en ce temps d'épidémie et qui consistaient à enlever les cadavres des maisons, des rues, du lazaret, à les charroyer vers les fosses et à les enterrer, à porter ou à conduire les malades au lazaret, à les y soigner, à brûler les objets infectés et à purifier les objets suspects. De ce même nombre étaient les *appariteurs*, dont la fonction spéciale était de précéder les chars et d'avertir, au son d'une clochette, les passants d'avoir à se retirer. Il y avait enfin les *commissaires*, qui étaient chargés de régler le service des uns et des autres, sous les ordres immédiats du tribunal de la Santé. Il fallait, en outre, tenir le lazaret fourni de médecins, de chirurgiens, de médicaments, de vivres, de tout l'attirail d'une vaste infirmerie ; il fallait aussi trouver et apprêter de nouveaux logements pour les nouveaux besoins. A cet effet, on fit construire à la hâte des baraques de bois et de paille dans l'enceinte intérieure du lazaret; un second lazaret fut même construit, composé également de baraques et entouré d'une clôture en planches, capable de contenir quatre mille personnes ; et, comme cela ne suffisait pas encore, la construction de deux autres fut décrétée ; on mit même la main à l'œuvre ; mais, les moyens de toute sorte étant venus à manquer, ils restèrent inachevés. Et, en effet, les moyens, le personnel, le courage diminuaient à mesure qu'augmentait le besoin.

Et non-seulement l'exécution restait toujours au-dessous des projets et des ordres ; non-seulement on ne pourvoyait qu'incomplètement, même en paroles, à une foule de nécessités, hélas ! bien trop évidentes ; on en vint à ce degré d'impuissance et de désespoir, que beaucoup d'entre elles, et, certes, des plus pieuses et des plus urgentes, étaient laissées dans le plus complet abandon. C'est ainsi, par exemple, que, faute de soins, mouraient une grande quantité de jeunes enfants dont les mères étaient mortes de la peste. La Santé proposa d'instituer un hospice pour ces pauvres petits délaissés et pour les femmes en couche nécessiteuses, ou que, tout au moins, on fit quelque chose pour eux ; et elle ne put rien obtenir. « Il y avait lieu néanmoins,

dit Tadini, d'avoir encore une certaine indulgence pour les décurions de la Ville, qui étaient consternés, découragés et pressurés par une soldatesque sans frein et sans égards d'aucune sorte, et bien plus insolente encore dans les autres parties du malheureux Duché, attendu qu'aucun secours, aucune intervention efficace ne se pouvait obtenir de la part du Gouverneur qui se contentait de répondre qu'on était en temps de guerre, et qu'il fallait bien traiter les soldats.» (1) Tant il importait de prendre Casal ! Tant était grand le prix qu'on attachait à cette victoire, quels que fussent d'ailleurs la cause et le but pour lesquels on se battait !

La vaste, mais unique fosse, qu'on avait creusée près du lazaret, regorgeant de cadavres, et les nouvelles victimes, chaque jour en nombre de plus en plus considérable, demeurant, aussi bien au lazaret que partout dans la ville, sans sépulture, il arriva que les magistrats, après avoir vainement cherché de tous les côtés des bras pour cette triste besogne, se trouvèrent réduits à la douloureuse condition d'avouer qu'ils ne savaient plus à quel moyen recourir. Et l'on ne voit pas à quoi aurait abouti une pareille situation, s'il n'était pas arrivé un secours extraordinaire. Le président de la Santé, en désespoir de cause, les larmes aux yeux, alla implorer secours auprès de ces deux vaillants capucins qui étaient à la tête de l'administration du lazaret. Le père Michele s'engagea à lui rendre la ville débarrassée de cadavres dans l'espace de quatre jours, et de lui livrer dans huit jours des fosses suffisantes, non-seulement pour le besoin présent, mais même pour le besoin que la prévoyance la plus sinistre pouvait supposer dans l'avenir. Suivi d'un frère compagnon et de quelques officiers du tribunal, que le président avait mis, à cet effet, à sa disposition, il alla hors de la ville, en quête de paysans ; et, en partie, grâce à l'autorité du tribunal, en partie, grâce à celle de son habit et de ses paroles, il parvint à en embaucher environ deux cents, qu'il répartit sur trois points différents pour y pratiquer les excavations nécessaires. Il expédia ensuite du lazaret des mo-

(1) Pag. 117.